



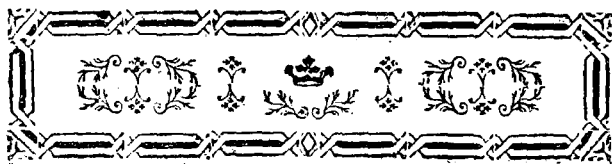
VOYAGES
DU
R. P. EMANUEL CRESPEL,
DANS
LE CANADA
ET
SON NAUFRAGE
EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour

PAR
LE Sr. LOUIS CRESPEL
son Frère.



A FRANCFORT SUR LE MEYN,
CHEZ HENRY LOUIS BROENNER.
M D C C L I I



PREFACE

DE

L' E D I T E U R.

 Et Ouvrage n'auroit pas assurément besoin de Préface , si son Auteur l'avoit destiné à être publié ; mais son but en l'écrivant n'ayant été que de satisfaire ma curiosité , je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

PREFACE

J'avois communiqué le Manuscrit à plusieurs Personnes que leur goût & leur esprit distinguent encore plus que leur rang & leur naissance : Elles m'ont toutes conseillé de le mettre sous presse, & m'ont assuré que le Public me sçauroit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon Frère, & l'envie de procurer au Public quelque amusement, m'ont persuadé que je devois suivre le conseil que l'on me donnoit : je souhaite que ma facilité à m'y rendre ne soit pas traitée de sottise ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé sont louïables, & je suis sûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à répondre du ridicule sur les intentions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occasion ces Lettres m'ont été écrites ; cela servira d'excuse au Père Crespel mon Frère, si son style semble mériter quelque censure, & si l'on trouve qu'il n'est pas entré dans un assez grand détail.

Je

DE L'EDITEUR.

Je le pressois depuis longtems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ses Voïages, il résista pendant plusieurs mois ; mais lassé sans doute de mes instances trop souvent réitérées, il me fit tenir par un de mes Frères qui est actuellement en Moscovie, une Relation que je trouvai trop succinte. Je me plaignis de sa paresse qui ne m'avoit dressé qu'un Journal, je lui demandai quelquechose de plus circonstancié, & pour l'engager à ne pas me refuser, je lui marquai, comme il est vrai, que beaucoup de Personnes aux quelles j'avois lû sa Lettre regrettoient qu'il l'eût faite si courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoyer une Relation plus détaillée de ses Voïages dans le Nouveau-Monde, & de son Naufrage en revenant en France ; il eut égard à ma demande, & m'écrivit pendant son séjour à Paderborn les Lettres que je donne au Public.

PREFACE

On feroit tort à la façon de penser de mon Frère, si on le supçonnoit d'avoir rien exagéré dans le cours de sa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, savent qu'il est plus que personne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la déguiser. D'ailleurs le Caractere dont il est revêtu ne suppose guères un imposteur, & je puis dire que mon Frère ne s'en est jamais rendu indigne. Enfin il eut encore aujourd'hui plusieurs Compagnons de ses Courses & de son Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'exposer à se voir démentir par quelqu'un qui a essuié les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'est tout ce que pourroit faire une Personne intéressée à en imposer, encore ne s'y exposeroit-elle qu'en tremblant, & dans un pais éloigné de ceux qui pourroient lui prouver sa fourberie.

Lorsque j'ai eû le plaisir de voir mon Frère dans cette ville, au passage de l'Armée de France commandée
par

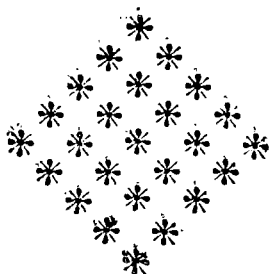
DE L'EDITEUR.

par Monsieur le Maréchal de *Maillebois*, je n'ai pas eû peu de peine à obtenir de lui la permission de publier ses Lettres ; elles n'étoient écrites que pour moi, & l'on sçait qu'entre Frères on n'y cherche point tant de façons. Ma proposition l'a d'abord révolté : Tous les hommes ont leur portion d'amour propre ; ils n'aiment point à parler devant tout le monde comme ils parlent à leurs amis : la crainte de trouver des Critiques , les fait travailler avec beaucoup plus de soin les ouvrages qu'ils destinent au Public , & c'est se rendre criminel envers eux que d'exposer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon Frère s'est pourtant laissé vaincre , je lui ai fait sentir qu'un homme de son état devoit se dépouiller de tout amour propre , & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de sa répugnance à lui offrir un Ouvrage
qui

PREFACE de L'EDITEUR.

qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier sa Relation après que je lui en donnai parole que je n'y ajouterois , ou n'en retrancherois aucune circonstance. J'étois bien éloigné de penser autrement ; ainsi l'on peut compter que tout ce qu'on va lire est conforme à la plus exacte vérité.



VOYA-



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre première.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

IL y avoit si long tems que vous me témoigniez avoir envie d'apprendre le détail du Voyage que j'ai fait en *Canada* ; que craignant de vous donner lieu de supçonner mon amitié, si je continuois à me refuser à votre desir, j'ai chargé un de mes frères de vous remettre une Relation de tout ce qui m'est arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue : & vous vous plaignez en même tems qu'elle est trop suc-

A

cin-

2 VOYAGE & NAUFRAGE

cinte, & que vous seriez bien aisé de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en plusieurs Lettres; une seule seroit trop longue & vous ennuieroit sans doute: l'esprit ne voit pas toujours comme le cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge si je vous parlois trop long tems d'autres choses que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation soutenuë par l'élévation du stile, la force des expressions, & la variété des images; ces graces de l'esprit ne me sont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guères qu'aux fictions. La vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723. j'étois encore à *Avesnes en Haynaut*; je reçus alors de
mes

mes Supérieurs la permission de passer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit long tems que je la sollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuser.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je passai par *Cambray* où j'eus le plaisir de vous embrasser, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une obédience du R. P. Julien Guesdron Provincial de *St. Denis* de qui dépendent les Missions de la *Nouvelle-France*.

Il seroit assez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoissez mieux que moi, & vous sçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la première ville du Monde.

J'en partis le premier de May pour me rendre à la *Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois: Je n'y fis pas un long séjour, car après m'y être pourvû de ce qui m'étoit nécessaire pour la traversée, je m'embarquai sur le vaisseau du Roi le *Chameau* commandé par Messieurs de Tyllly & Meschain Lieutenans de vaisseaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que
A 2 nous

4 VOYAGE & NAUFRAGE

nous mêmes à la voile , fut marqué par la mort de Monsieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada* : c'étoit un fort galant homme, & qui paroiffoit avoir les qualités nécessaires pour remplir dignement le poste qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation assez heureuse, nous arrivâmes devant *Québec*. J'y restai jusqu'en 1726, & n'y remarquai rien de plus particulier que ce qu'en disent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-sept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monsieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtrise, & me donna peu de tems après une Mission ou Cure appelée *Forel* & située au sud du *Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Rivières* & de *Montréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déjà demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un parti de quatre cens François que Monsieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf
cent

cens Sauvages de toute sorte de Nations : Il y avoit surtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népissings*, & des *Outaoïacs*, auxquels Monsieur Pésët Prêtre, & le Père de la Bertonnière Jésuite servoient d'Aumôniers. Ces Troupes commandées par Monsieur de Lignerie avoient commission d'aller détruire une Nation appelée *les Renards* dont la principale habitation est éloignée de *Montréal* d'environ quatre cens cinquante lieuës.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieuës la grande Rivière qui porte le nom des *Outaoïacs*, & qui est remplie de sauts & de portages. Nous la quitâmes à *Mataoïan* pour prendre celle qui conduit au Lac *Népissing* ou *Mipissing* ; son cours est de trente lieuës, & se trouve coupé de sauts & de portages comme celle des *Outaoïacs*. De cette Rivière nous entrâmes dans le Lac dont la largeur est d'environ huit lieuës, & de ce Lac la *Rivière des François* nous conduisit bien vite dans le Lac *Huron* où elle se jette après avoir

6 VOYAGES & NAUFRAGE

parcouru plus de trente lieues avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites Rivières, on étoit convenû que ceux qui passeroient les premiers attendroient les autres à l'entrée du *Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui est en effet une très belle Prairie. C'est là que j'ai vû pour la première fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle; lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux, il suffit à présent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-six Juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Missillima Kinac* qui est un Poste situé entre les *Lac Huron* & *Méchigan*. Quoique nous eussions cent lieues à faire, le Vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes
en

en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux drapeaux, & y enterrai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix-Août, nous partîmes de *Michillima-Kinac* & fûmes dans le Lac *Méchan*. Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la chasse, ils en rapportèrent de l'*Orignac* & du *Caribouc*, & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcèrent d'accepter leur Présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés, & qu'ils croiroient n'être point hommes s'ils en usoient autrement envers les autres hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages!

& combien ne se trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le titre de barbares conviendrait beaucoup mieux qu'aux Habitans de l'*Amérique*

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive reconnoissance de notre part ; il y avoit déjà du tems que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la chasse, nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnèrent d'*Orignac* & de *Caribouc* remédia au dégoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou*, & de là en faisant la traversée du *Cap à la Mort* qui est de cinq lieues, nous reçûmes un coup de vent qui poussa contre la Côte plusieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc, & l'on fut obligé de disperser dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappés au danger,

Le

Le lendemain , nous traversâmes aux *Folles Avoisnes* afin d'en inviter les Habitans à venir s'opposer à notre descente ; ils donnèrent dans le panneau , & furent entièrement défaits.

Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une Rivière nommée *la Gasparde* , nos Sauvages entrèrent dans le Bois , & en rapportèrent plusieurs Chevreuils ; cette espèce de gibier est fort commune en cet endroit, aussi en fîmes-nous notre provision pour quelques jours.

Le dix-sept vers midi , nous fîmes halte jusqu'au soir , afin de n'arriver que la nuit au *Poste de la Baye*. Nous voulions surprendre les Ennemis que nous sçavions être chez les *Sequis* leurs Alliés dont le Village est auprès du *Fort St. François*. Nous nous mîmes en route dans l'obscurité , & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Rivière des Renards* où est bâti notre Fort. Aussitôt que nous y fûmes , Monsieur de Lignerie envoya quelques François au Commandant pour sçavoir s'il y avoit en effet des Ennemis dans le vil-

lage des *Saquis*, & aiant appris qu'il devoit y avoir, il fit passer de l'autre côté de la Rivière tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation, & ordonna que le reste de nos Troupes y entrât. Quelques précautions que l'on eût prises pour cacher notre arrivée, les Ennemis en eurent connoissance, & tous se sauvèrent à l'exception de quatre dont on fit présent à nos Sauvages, les quels après s'en être bien divertis, les tuèrent à coups de flèches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient parû penser quelques jours auparavant, le plaisir qu'ils prenoient à faire souffrir ces malheureux en les faisant passer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette opposition de sentimens, & leur représenter ce que je voiois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des Nôtres qui pouvoient me servir d'Interprètes
eto-

étoient de l'autre cotté de la Rivière, & je fus obligé de remettre à une autre fois à satisfaire ma curiosité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes *la Rivière des Renards* qui est toute pleine de Rapides, & dont le cours est d'environ trente cinq à quarante lieuës. Les vingt-quatre Août, nous arrivâmes au Village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée, & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite *le petit Lac des Renards* au bout duquel nous campâmes, & le lendemain jour de St. Louis, nous entrâmes après la Messe, dans une petite Rivière qui nous conduisit dans une espèce de Marais sur le bord duquel est située la grande Habitation de ceux que nous cherchions. Leurs Alliés les *Saguis* les avoient sans doute avertis de notre approche; ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur Village

ge

ge que quelques Femmes que nos Sauvages firent esclaves , & un Vieillard qu'ils brûlèrent à petit feu fans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saquis*. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux Vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans lesquels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'é-

toit

toit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en feroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort fouhaité ſçavoir la langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans ſa réponſe, mais il fallut me contenter de lui faire repréſenter que la Nature, & particulièrement la Religion exigeoient que nous fuſſions humains les uns envers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait eſt une vertu dont la pratique nous eſt expreſſément ordonnée par le ciel; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloir leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers; que leur vengeance étoit criminelle; que deſcendre à des excès ſemblables à ceux dans lesquels ils étoient tombés envers les cinq hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans

les

les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochoient; que le droit de la guerre permettoit simplement d'ôter la vie à son Ennemi, & non pas de s'enivrer, pour ainsi dire, de son sang, & de le plonger dans le desespoir en le faisant mourir par une autre voie que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Siquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui est le partage de bons cœurs, & qui fait admirer, & aimer le Religion chrétienne, & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprête ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Rivière qui se joint à une autre que l'on nomme *Oüisconcin* & qui se jette à trente lieuës de là dans le *Misissipi*.
 Nous

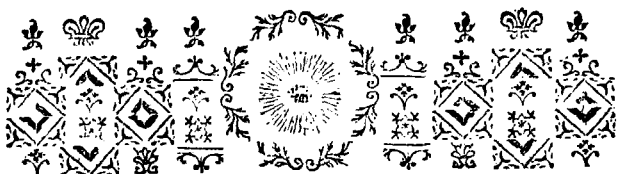
Nous n'y trouvâmes personne, & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner entièrement la campagne pour oter à l'Ennemi le moïen d'y subsister. Ce Pais est assez beau, la terre est fertile, le gibier commun & de très bon goût, les nuits y sont fort froides, & les jours extrêmement chauds; Je vous parlerai dans ma seconde Lettre de mon retour à *Montréal* & de ce qui m'est arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & sçavoir si vous trouvez celle-cy assez détaillée: Votre Réponse me décidera pour la suite de ma Relation, & je n'oublierai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle je suis

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère
 EMMANUEL CRESPEL,
 Récoler.

De Paderborn le 10. Janvier

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre seconde.

MON TRES CHER FRERE.

Rien ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponse. Ma première Lettre, dites-vous, a satisfait plusieurs Personnes d'esprit aux quelles vous l'avez communiquée, & excité leur curiosité à tel point, quelles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes Voïages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourroit me nuire, si je tardois à le contenter. Les choses trop long-tems attendues perdent de leur

leur prix , & personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé, si toutes-fois on peut appeller de ce nom une démarche absolument inutile , nous reprîmes la route de *Montréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieuës. En passant nous brûlâmes *le Fort de la Baye* , parce qu'étant trop voisin des Ennemis , il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres , & persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur País dans l'incertitude d'y trouver des habitans , auroient pû obliger nos Troupes à se renfermer dans le Fort , les y auroient attaqué & peut-être vaincû. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac* , le Commandant donna carte-blanche à tout le monde. Il nous restoit encore trois cens lieuës à faire , & le vivre nous auroit infailliblement manqué, si nous

n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les vents nous favorisèrent dans le passage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des pluies presque continuelles en remontant la *Rivière des François*, en traversant le *Lac Népissing*, & sur la petite *Rivière de Mataoüan*: elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans le *Fleuve des Outaoüacs*. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande Rivière : l'imagination seule peut en prendre une juste idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à sauter les Rapi-des, je ne fus pas des derniers à *Mon-réal*; j'y arrivai le vingt-huit Septembre & n'en sortis qu'au Printems pour obéir à l'ordre qui me fut donné de descendre à *Québec*.

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commissaire me destina pour le poste de *Niagara* qui est un nouvel Etablissement avec une Forteresse située à l'entrée d'une belle Rivière qui porte le même nom, & qui est formée par la fameuse Chûte
de

de *Niagara* au Sud du *Lac Ontario* & à six lieues de notre Fort.

Je repris donc la route de *Montréal*, & de là je passai à *Frontenac*, ou *Catarakoui* qui est un Fort bâti à l'entrée du *Lac Ontario*. Quoiqu'il ne soit éloigné de *Montréal* que de quatre-vingts lieues, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les vents nous devinssent favorables, car on y quitte le Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de *Niagara*. Ce Bâtiment qui est d'environ quatre-vingts tonneaux de port est fort léger, & fait quelque fois ce trajet qui est de soixante & dix lieues en moins de trente-six heures. Le Lac est fort sain, sans écueils & très profond; j'ay jetté dans le milieu près de cent brasses de lignes sans pouvoir en trouver le fond; sa largeur peut être d'environ trente lieues, & sa longueur de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet, & nous arrivâmes à no-

tre poste le vingt-sept matin. Je trou-
vai l'endroit fort agréable, la chasse,
& la pêche y produisent beaucoup,
les bois y sont de toute beauté & rem-
plis sur tout de Noiers, de Chataig-
niers, de Chênes, d'Ormes, & de Hé-
rables comme il ne s'en trouve point
en France.

La Fièvre traversa bientôt les plai-
sirs que nous goûtions à *Niagara*, &
nous incommoda jusqu'à l'entrée de
l'Automne qui dissipa le mauvais air.
Nous passâmes l'Hiver assez tranquil-
lement, je pourrois même dire assez
agréablement, si le Vaisseau qui de-
voit nous apporter nos rafraichisse-
mens n'eût pas été contraint, après
avoir essuié une horrible Tempête sur
le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne
nous eût mis par là dans la nécessité de
ne boire que de l'eau.

Comme la saison étoit avancée, il
n'osa remettre à la voile, & nous ne re-
çûmes nos provisions que le premier
jour de May.

Depuis la St. Martin, le manque
de vin m'avoit empêché de célébrer
la

la Messe; aussitôt que le Bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garnison, & je partis pour le *Détroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a cent lieuës de *Niagara* à ce poste qui est situé à six lieuës de l'entrée d'une fort belle Rivière, environ quinze lieuës endeca du fond *du Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieuës de long & trente de large est fort plat, & par conséquent mauvais quand il vente; vers le Nord au dessus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il est bordé de sables fort hauts, desorte que si l'on étoit pris de vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieuës, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septième jour depuis mon départ; le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une manière qui caractérisoit à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un de nos Compatriotes dans un Pais éloigné; Ajoû-

22 VOYAGE & NAUFRAGE

tez à cela que nous étions du même Ordre , & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oublia-t'-il rien pour me marquer combien il étoit sensible à ma visite. C'étoit un homme un peu plus âgé que moi & très recommandable par les succès qu'avoient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison étoit agréable & commode, c'étoit pour ainsi dire son ouvrage & le séjour de la vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa charge entre l'étude & les occupations de la campagne ; il avoit quelques livres, & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étendue de ses connoissances. La langue du País lui étoit assez familière, & la facilité avec la quelle il la parloit le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute de sujets, & principalement sur la Religion. L'affabilité attire de la confiance , & person-
ne

ne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit poussé la complaisance envers quelques Habitans du *Détroit*, jusqu'à leur apprendre la langue Francoise. Parmi ceux là j'en ai vû plusieurs dont le sens droit, & le jugement solide & profond auroient fait des hommes admirables, même en France, si leur esprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je restai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot il étoit heureux à la facons dont les hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui m'y avoit attiré, je repris le chemin de *Niagara* où je restai encore deux ans; j'appris pendant ce tems assez de la Langue des *Iroquois* & des *Outaouïacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques Sauvages lorsque j'allois me promener aux environs de mon Poste; dans la suite

vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, & qu'elle me sauva la vie.

Lorsque mes trois ans de résidence à *Niagara* furent expirés, on me fit relever, c'est la coutume; & je fut passer l'Hiver au Couvent de *Quebec*.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer là cette saison rigoureuse; si l'on n'y a point de superflus, du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire, & ce qui n'est pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de sa Patrie, & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoui* tomba malade au commencement du Printems, & notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déjà parlé de la situation de ce poste; on y vit agréablement, & le gibier se trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* est environné.

Je n'y restai que deux ans; on me rappella à *Montréal*, & quelque tems après on m'envoia à la *Pointe de la Chevelure* dans le *Lac Champelain*. Il ne fera pas

pas fans doute inutile de vous apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : lorsque dans leurs courses les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette Pointe, après une espèce de combat où beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure qui donna le nom au lieu où se livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieues de long; il est semé de plusieurs Isles très agréables, & son eau qui est très bonne le rend extrêmement poissonneux. Le fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de *St. Frédéric*; sa situation est avantageuse, car il est bâti sur une Pointe assez élevée, & distante d'environ quinze lieues du fond du Lac vers le Nord; il sert de clef à la Colonie de ce côté là, c'est à dire du côté des Anglois qui n'en sont éloignés que de vingt ou trente lieues.

J'y arrivai le dix-sept Nov. 1735.

La saison qui commençoit à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route; c'est une des plus peinibles que j'aie faite dans le *Canada*, si toute-fois j'en excepte mon Naufrage; vous ferez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poste éloigné de *St. Frédéric* d'environ quarante lieuës, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendans la nuit il nous tomba près d'un pied de neige. L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fuissions logés, nous ne souffrîmes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocremens à couvert de la pluye, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaisseur, n'étant achevées que depuis peu de jours, ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la neige & de la pluye. Beaucoup de nos Soldats furent atteints du scorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignions de perdre la vûe sans res-

ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés; à peine trouve-t-on aux environs de ce poste quelques perdrix, & pour y manger du chevreuil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieues.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison pût le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Été que d'y rester plus long tems; nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, & pas un de nous ne put jouir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorsque vers le mois d'Août, je reçus de mon Provincial une Obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoya pour me relever étoit de notre Province, & se nommoit Pierre Verquailé; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Frédéric*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, nous eûmes un vent favo-

favorable qui nous poussa jousqu'à la *Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieuës.

Le vingt-trois nous pensâmes périr en sautant le *Rapide de Ste. Thérèse* ; ce fut là le dernier danger que je courrus jusqu'à mon arrivée à *Quécc* où je comptois m'embarquer incessamment pour la France.

Voilà, mon cher Frère, le récit abrégé des Courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce Pais, peuvent voir que je connois le terrain, c'est à quoi je me suis plus particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voïageurs vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux ; en vous écrivant mes Voïages, mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revénant en France ; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes : préparez votre cœur à l'attendrissement & à la tristesse ; tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion ;

sion ; ne rougissez point de vous y livrer entièrement, mon cher Frère, les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point sur les maux de ses Frères , porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques semaines ; ne faites point de réponse à celle-ci : comme je dois aller à quelques lieux de cette Ville, votre Lettre pourroit bien ne m'être pas rendue , & je ne veux pas risquer de la perdre.

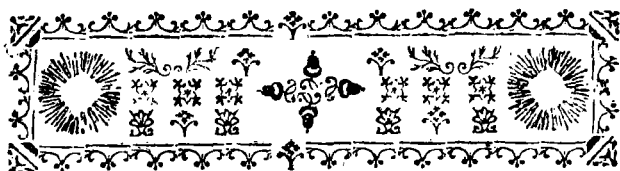
Ne vous impatientez point à attendre ma troisième, j'en écrirai tous les jours quelques pages , comptez sur ma parole & croiez que je serai toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 30. Janvier



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre troisième.

MON TRES CHER FRERE

IL n'y a pas quinze jours que je vous envoiai ma seconde Lettre; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troisième, que je ne veux point vous faire trop attendre la suite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres seroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer son devoir à toute autre chose, & je ne puis vous donner que les heures qui ne sont pas remplies par les devoirs indispensables de mon état.

Je

Je demeurai quelque tems à *Québec* pour attendre une occasion de retourner en France , il s'en présenta deux ne même tems : la première étoit celle du Vaisseau du Roi *le Héros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien , issu de la noble Famille des d'Amours : la liaison qui étoit entre nous me fit accepter son offre avec plaisir , & je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme qu'une expérience de quarante-six avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pacaud Trésoriers de France & Armateurs à *la Rochelle*, n'avoient pas crû pouvoir confier leur Navire appelé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de canons.

Plusieurs Messieurs demandèrent pour leur sûreté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau. Nous

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & mouillâmes tous ensemble au *Trou St.-Patrice* â trois lieues de *Québec*.

Le lendemain, nous fîmes la traverse, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord le *Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieues, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard*.

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce *Gouffre* sans danger, avec le Sr. Veillon qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pû le passer la veille.

Les Navires avec lesquels nous avions mis à la voile l'avoient passé dès la première fois, ainsi nous nous trouvâmes sans compagnie & jettâmes l'ancre à la *Prairie* proche l'*Isle aux Coudres*.

Le sept, nous continuâmes notre route jusqu'à l'*Isle aux Lièvres*, & delà jusqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoissoit la malignité surtout dans la saison où nous étions, nous avoüa qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de relâcher pour trouver un mouillage, c'est à dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les vents nous obligèrent à virer de bord, & le lendemain onze du mois vers huit heures du soir, ils se jettèrent au Nord-Nord-Est, au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, à l'Est, enfin jusqu'au Sud-Sud-Est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de l'*Isle Anticosti*, les Ris pris dans nos huniers; mais dès que les vents eurent fauté au Sud-Sud-

Ouest, nous gouvernâmes sur le compas au Sud-Est-quart d'Est, & au Sud-Est jusqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire côte, mais nous échoüâmes à un quart de lieuë de terre, sur la pointe d'une batture de roches plates éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticosti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient si fréquens, que nous craignions à chaque minute de la voir ouvrir sous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots desespérassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils causoient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens; & le désordre général sembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre situation seroit devenue bien plus affreuse; il courrut à la souîte au biscuit, & quoi-

quoique l'eau y fut déjà , il en jette pourtant une partie en Entre-Pont ; il pensa aussi que quelques fusils , un baril de poudre , & une caisse de gargouffes nous deviendroient nécessaires en cas que nous échappassions au danger , c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les hauts ; sa précaution ne fut pas inutile , & sans les effets qu'elle produisit , je n'aurois pas , mon cher Frère , la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le vent , ni l'une ni l'autre ne diminuoient , les vagues avoient emporté notre gouvernail ; & nous fûmes obligés de couper notre mâit d'artimon pour le jeter à Babord ; nous mîmes ensuite notre Canot à la Mer , en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le Navire ; la vuë de la mort , & l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde , & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée , du moins pendant plusieurs mois , chacun de nous croïoit gagner

36 VOYAGES & NAUFRAGE

beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer, nous suspendîmes la Chaloupe aux palans, afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avions, & gagner bien vite le large pour nous garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les hommes s'appuient sur leur prudence; lorsque Dieu veut apésentir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt personnes, & dans l'instant la boucle du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe resta suspendue par derrière, & de ceux qui étoient dedans plusieurs tombèrent dans la Mer, d'autres restèrent attachés aux barres, & quelques uns par le moïen des cordages qui pendoient le long du Navire remontèrent dans le Bord.

Le Capitaine voiant ce defastre fit couper ou filer le palan de derrière, & la Chaloupe étant revenuë à sa tonture, je me rejettai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noïés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort notre Chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluyë continuelle, une Mer en fureur, & dans son reflux; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine? Nous fîmes pourtant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tous nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous couvrîrent nous donnèrent de l'eau jusqu'au genoux; une troisième auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds; nos forces diminuoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avancions fort peu, & nous craignions avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant

C 3

que

que nous pûssions toucher terre : La pluie nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement , tout ce que nous voions nous paroïssoit fort escarpé, ou plutôt nous nous ne voions que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière, & après le *Confiteor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jeter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je ré-

citai

citai le *Misereve* à voix haute , tout le monde le répétoit après moi , je ne voiois plus d'espérance , la Chaloupe étoit prête à couler à fond , & je m'étois déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte , lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la Chaloupe ; mais nous ne fûmes pas d'abord à labri du danger : plusieurs vagues nous couvrîrent à différentes reprises , quelques unes nous abbatîrent , & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer , nous résistâmes pourtant à leur violence , & nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce désordre quelqu'un eut la présence d'esprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir ; nous étions perdus sans cette précaution , comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre , & peut-être même sur la fin de celle-ci.

Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un si grand danger , & en effet sans un secours particulier de la Providence, il étoit impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'Isle par une Rivière qui sort d'une Bayë un peu au dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette Rivière; sa profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La Mer qui commençoit à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit aussi, comment en cet état pouvoir faire du feu? nous en vîmes pourtant à bout après un tems considérable, il nous étoit plus nécessaire que tout autre secours, & quoiqu'il y eût déjà du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la

faim

faim dût nous presser ; nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec six hommes seulement ; la Mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager : c'étoit notre unique ressource ; sans ce Canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener le dix-sept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le vent nous paroissoit augmenter, & quoique le Navire fut fort, neuf, & bien lié, nous croions avoir lieu de craindre

qu'il ne pût tenir jusqu'au lendemain sans se briser & que ceux qui y étoient ne périssent misérablement. Vers minuit les vents diminuèrent, la Mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voyant le Navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs Matelots y allèrent dans le Canot, il y trouvèrent tous nos gens en bonne santé, & qui avoient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques vivres dans le Canot, nos gens y passèrent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous presser cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit nécessaire pour un repas, c'est à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne pas nous exposer à manquer si tôt de vivres. On envoya une seconde fois au Navire pour sauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit nécessaire
pour

pour racommoder la Chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand secours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de neige.

Le lendemain seize Novembre pendant que les uns allèrent à Bord chercher de vivres, les autres travaillèrent à tirer la Chaloupe du sable & parvinrent à la mettre à sec par le moyen d'une double calliorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre: nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venuë à la côte nous servit à lui faire une quille. Nous fîmes l'étambot avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Je

44 VOYAGES & NAUFRAGE &c.

Je remets à une autre fois à vous écrire la suite de mon Naufrage ; je serois bien aisé avant de continuer , d'apprendre de vos nouvelles , elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive

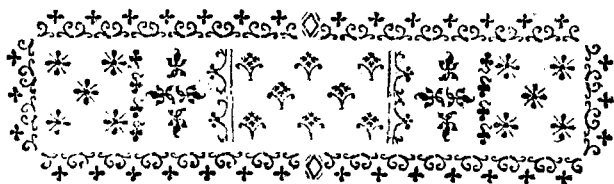
MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récoler.

De Paderborn le 13. Fevrier

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre quatrième.

MON TRES CHER FRERE.

JE viens de recevoir votre Réponse, elle m'a fait un plaisir infini; j'ai surtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous est arrivé dans les Campagnes d'Italie & de Hongrie; pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé ce détail plutôt? c'est un reproche que je puis vous faire, & qui sans doute ne vous déplaira point puisqu'il sert à vous prouver combien je suis sensible à tout ce qui vous re-
gar-

garde. Je suis bien aisé que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les sentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter; c'est une preuve que je ne me suis point exagéré les maux que j'ai soufferts & que j'ay vû souffrir aux autres. Cependant, mon cher Frère, ce n'est là qu'une légère ébauche; & ce qu'il me reste à vous écrire passe ce que je vous ai dit jusqu'à présent, & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la Chaloupe, nous ne faisons qu'un repas dans vingt-quatre heures, encore étoit-il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente; il étoit de la prudence d'en agir de la sorte: nous n'avions dans le Navire que pour deux mois de vivres; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France; tout notre biscuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre four-niture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainsi avec toute l'éco-nomie

nomie possible , nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul , ou si vous voulez cette réflexion , nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours , car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte.

Les Navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'appercevoir les signaux qu'on pourroit leur faire ; dailleurs de quelle ressource pouvoient-ils nous être ? nos provisions n'étoient que pour six semaines tout au plus , & ces Navires ne devoient passer que dans six ou sept mois :

Je voïois approcher le desespoir , le courage étoit abbatû & le froid , la neige , les glaces , & la maladie sembloient s'être réunis pour nous faire souffrir davantage. Nous succombions sous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inaccessible par les glaces qui se formoient autour , le Froid nous causoit une insomnie continuelle , nos voiles ne suffisoient pas
à beau-

48. VOYAGES & NAUFRAGE

à beaucoup près pour nous garantir de la neige qui tomba cette année là en si grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de six pieds, & la fièvre avoit déjà surpris plusieurs de nos Camarades.

De pareilles circonstances étoient trop fâcheuses pour ne pas chercher à les disposer autrement ; aussi pensâmes nous à prendre un parti.

Nous sçavions qu'à *Mingan*, qui est un endroit situé à la *grande terre du Nord*, il y avoit des François qui hivernoient pour faire la pêche de *Loup-Marin* dont ils font des huiles ; il étoit presque sûr que nous en obtiendrions du secours, mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle saison ; toutes les Rivières étoient déjà glacées, la neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds, & augmentoit tous les jours, & la route étoit fort longue, eût égard à la saison & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieues pour gagner la pointe d'en haut, ou du Nord-Ouest de l'Isle, ensuite descendre quelque peu, & traverser enfin douze lieues de haute Mer. Nous

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles ; notre situation présente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuse , mais une réflexion nous arrêta quelque tems : Il étoit impossible que nous partissions tous pour *Mingan* , & il falloit que la moitié de nos gens restaient dans cet endroit dont nous nous croions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines , ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet , que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de vivres que nous avions se consumoit : j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la repugnance à rester où nous étions, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit

absolument nécessaire ; & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours ; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Chapelle ; que pour attirer sur nous les lumières du St. Esprit j'en célébrerois la Messe le vingt-six, & que j'étois sûr que nos prières auroient l'effet que nous en attendions. Chacun applaudit à ma proposition ; je dis la Messe du St. Esprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à rester à condition qu'on leur laisseroit des vivres, & qu'on leur promettoit sur l'Evangile de leur envoier du secours aussitôt qu'on seroit arrivé à *Mingan*.

Je communiquai à mes Camarades que j'étois dans la résolution de rester avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage , & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le secours qu'on leur promettoit ; mais tout le monde s'opposa vivement à mon dessein, & l'on dit pour m'en détourner
que

que ſçachant la langue du Pais il falloit que j'accompagnaſſe ceux qui pattoient, afin-que ſi Meſſieurs de Fréneufe & de Senneville venoient à mourir ou à tomber malades en chemin, je pûſſe ſervir d'Interprête en cas que nous rencontraſſions quelques Sauvages dans cette Isle; ceux qui reſtoient, exigèrent ſurtout que je partiſſe; ils me connoiſſoient incapable de manque à ma parole, & ils ne doutoient pas qu'à mon arrivée à *Mingan* mon premier ſoin ne fût de les ſecourir; ce n'eſt pas que ceux qui devoient partir ne fuſſent très-diſpoſés à leur envoyer une Chaloupe le plus tôt qu'il leur ſeroit poſſible, mais ils comptoient apparemment davantage ſur la foi d'un Prêtre que ſur celle d'un ſimple Particulier. Lorsque la choſe fut réſoluë, j'exhortai à la patience ceux que nous laifſions au Naufrage; je leur dis que le moien d'attirer ſur eux les bénédictions du Ciel, c'étoit de ne point ſe livrer au deſeſpoir, & de ſ'abandonner entièrement aux ſoins de la Providence; qu'ils devoient ſ'entretenir

dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement; qu'il étoit de la prudence qu'il ménageassent ce que nous leur laissions de vivres, quoique j'espérasse leur envoyer du secours avant qu'ils fussent consumés, mais qu'il valloit mieux en avoir de reste, que de risquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conseils, ceux qui devoient être du voyage songèrent à faire leur petit équipage; & le vingt-sept, nous nous disposâmes à partir; nous embrassâmes nos Compagnons qui nous souhaitèrent un heureux voyage & de notre côté nous leur témoignâmes combien nous desirions pouvoir bientôt les tirer de peine; nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la dernière fois; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnèrent étoient une espèce de pressentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize se mirent dans le Canot, & vingt-sept dans la Chaloupe; nous partîmes après midi & fîmes ce jour-là près

près de trois lieuës à la rame, mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de passer la nuit sur l'eau où nous endureâmes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit; il nous tomba sur le corps une prodigieuse quantité de neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le vent contraire, & nous fûmes contraints par la neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous descendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des poix dont plusieurs de nos gens se trouvèrent fort incommodés.

Le premier Décembre les vents nous empêchèrent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots se plaignoient de leur foiblesse, & disoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous man-

54 VOYAGES & NAUFRAGE:

geâmes après en avoir pris le-boüillon : c'étoit la première fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités : les autres jours nous ne mangions chacun qu'un peu de moruë sèche & cruë, ou bien de la colle que nous faisions avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble: notre joie étoit extrême de voir le beaux tems continüer, & les vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guères, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-foit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une Pointe que nous appercevions, & nous fîmes signe au Canot de
nous

nous suivre ; mais il se laissa affaler à terre & nous le perdîmes de vuë.

Nous trouvâmes à cette Pointe une Mer affreuse , & quoique le vent ne fût pas des plus forts , nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine , & après avoir pris beaucoup d'eau ; cela nous fit trembler pour le Canot qui étoit tout près de la terre où la Mer brise toujours plus qu'au large , il y fut battu si cruellement , qu'il y périt , & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems , comme vous le verrez par la suite de ma Relation. Quand nous eûmes passé la Pointe , nous cherchâmes à aborder , mais la nuit étoit trop avancée , & nous ne pûmes d'abord en venir à bout : la Mer étoit bordée de Rochers escarpés , & fort hauts pendant près de deux lieues , & voiant au bout une Ance de sable , nous y donnâmes à pleines voiles , & nous y débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. . Aussitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nous étions là , mais cette pré-

caution fut inutile puisqu'il avoit été brisé.

Lorsque nous eûmes mangé un peu de colle , chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture & passa la nuit auprès de feu. A dix heures le tems se couvrit, la neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain, & comme le feu la faisoit fondre nous nous en trouvâmes si fort incommodés , que nous aimâmes mieux nous exposer au froid , que de reposer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent si violents, que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite distance de terre aiant chassé sur son ancre, vint en côte où elle manqua d'être brisée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillèrent , & se mirent à crier de toute leur force, nous y courrûmes aussitôt ; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes sauver de notre équipage , les autres ramassoient ce que nous jettions & le portoient à une distance qu'ils croioient inaccessible au Flus ; mais la Mer devint si furieuse, que

que dans son Reflus elle auroit tout emporté ce que nous venions de sauver, si nos Camarades n'avoient eû soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû sauver dès la première. Cela ne suffisoit pas ; il falloit songer à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots ; la peine que nous eûmes à la mettre à sec n'est pas concevable, & nous n'en vîmes à bout que vers les dix heures du matin ; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation considérable. Nous remîmes au lendemain, à la racommoder, nous fîmes du feu pour sécher nos hardes, ensuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions essuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillèrent à remettre les choses en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot, mais inutilement, & ce fut envain que nous restâmes plusieurs jours dans cet endroit pour en apprendre des nouvelles. La

veille de nôtre départ , nous tuâmes deux Renards qui nous aidèrent à ménager nos provisions ; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout , aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t'-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept du mois , nous partîmes dès la pointe du jour , avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards , cinq heures après le tems se couvrit , & le vent augmentant avec la Mer , il fallut chercher un Havre , mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large & de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançoit , une pluyë mêlée de grêle qui survint tout - à - coup eut bientôt fermé le jour , le vent nous pouffoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner , & nôtre Chaloupe avoit eû trop d'affauts pour être en état de soutenir contre un pareil
reil

reil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jetés dans une Baye où le vent nous tourmentoit encore, & où il n'étoit pas possible de trouver un débarquement; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit, le mauvais tems augmentoit à chaque minute, & notre Chaloupe aïant été poussée violemment contre quelques Battures, nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous effaiâmes pourtant, en jetant à la Mer une partie de ce qui chargeoit la Chaloupe, de retarder l'instant de notre perte. A peine avions-nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de glaces; cette circonstance redoubloit d'autant plus notre crainte, que ces glaces étoient furieusement agitées, & qu'elles se brisoient contre nous; je ne puis nous apprendre où elle nous poussèrent, mais je n'exagérerai point en vous disant que les divers mouvemens qui nous agitèrent pendant cette nuit
font

sont audeffus de toute expression. L'obscurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de vent sembloit nous annoncer notre mort; j'exhortois tout le monde à ne pas désespérer de la Providence, & en même tems à se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nousavoit accordée que pour le servir, & je leur représentai qu'il étoit le Maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tachâmes de gagner entre le Roches le fond de la Baye où nous fûmes un peu plus tranquilles; chacun de nous se regardoit comme échappé des portes du Trépas & rendit grace à la Main toute puissante qui nous avoit conservés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes approcher terre: l'eau étoit trop basse pour porter la Chaloupe; il fallut jeter l'ancre, & nous fûmes obligés pour aller à terre de nous mettre dans l'eau en plusieurs endroits jusqu'à la ceinture, & partout jus-

jusqu'à la jarretière. Nous avons porté avec nous la chaudière, & de la farine pour faire de la colle. Après avoir pris quelque nourriture, nous songeâmes à sécher nos habits, afin de partir le lendemain. Dans quelque jours je vous marquerai la suite de notre désastre, & je n'attendrai pas votre Réponse; Je suis avec toute l'amitié possible

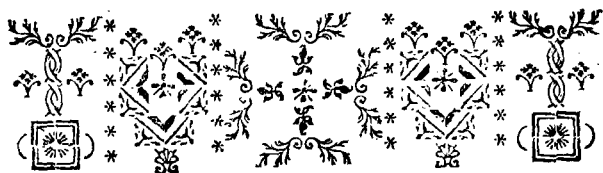
MON CHER FRÈRE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 23. Février

1742.



VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.

Lettre cinquième.

MON TRES CHER FRERE.

L n'y a pas huit jours que je vous écrivis ma quatrième Lettre, je me souviens que je vous promis sur la fin que je ne tarderois pas à vous envoyer la cinquième, je vous tiens parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta si fort pendant la Nuit, que toute la Baye fut glacée, & notre Chaloupe prise de tous côtés, en vain espérames-nous que quelque coup de vent la détacheroit, le Froid devint

devint plus violent de jour en jour, les glaces se fortifièrent, & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avoient pas été jettées à la Mer, & d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fîmes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin; le Capitaine & moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes: Les Matelots élevèrent la leur à côté de nous; & nous construîmes pour mettre les vivres, un petit endroit où personne ne pouvoit entrer qu'en présence de tous les autres. C'étoit une précaution nécessaire, & pour prévenir les supçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir long-tems plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits: Le pot de fer dans le quel on faisoit chauffer la gaudron nous ser-

voit

voit de chaudière; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nous habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajoûter; pardonnez-moi mon cher Frère, car dans quelque tems il vous paroîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vû réduit.

Toute notre ressource étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à
la

la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les glaces fussent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voïage: le hazard seul pouvoit nous apporter du secours dans cet endroit, & auroit été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de vivres, & d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à cetems. Nous réglâmes donc notre nourriture de la manière suivante: le matin nous faisions bouillir dans de la neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la boullie à l'eau; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande; nous étions dix-sept, & par conséquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des poix au lieu de viande, & quoique nous n'en prissions chacun que plein un cuëilliére à bouche, c'é-

E

toit

toit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre; il falloit encore régler quelles feroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Bafile, & moi de couper quelque tems qu'il fût, tout le bois nécessaire; quelques uns se chargèrent de le porter; & d'autres s'offrirent à écarter la neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous ferez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois, cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, & peut-être croïez-vous qu'il est au dessus de mes forces; vous avez raison dans un sens; mais en faisant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent passage à quantité d'humeurs qu'il seroit dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eû la précaution de me fatiguer extraordinaire-

dinairement lorsque je me suis senti ap-
 pésent, ou attaqué de la fièvre; &
 surtout lorsque j'ai crû être surpris du
 mauvais air. J'allois donc tous les
 jours au Bois, & malgré les efforts
 que l'on faisoit pour écarter la neige,
 nous y entrions souvent jusqu'à la cein-
 ture. Ce n'étoit point là la seule in-
 commodité que nous recevions dans
 cet exercice: les Bois qui se trouvoient
 à notre portée étoient fort branchus,
 & tellement chargés de neige, qu'aux
 premiers coups de hache; elle abbat-
 toit celui qui les avoit donnés, nous
 étions tous trois alternativement ab-
 batus, & souvent nous tombions cha-
 cun deux ou trois fois; alors nous
 continuions l'ouvrage, & quand par
 des secousses réitérés l'arbre se trou-
 voit déchargé de neige, nous l'abbat-
 tions, le mettions en pièces, & reve-
 nions tous les trois à la Cabanne avec
 chacun notre charge: pour lors nos
 Camarades alloient chercher le reste,
 ou plutôt ce qu'il en falloit pour tou-
 te la journée; Nous trouvions ce mé-
 tier là bien dur, mais il falloit absolu-

ment le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conséquemment de frayer une route plus longue. Notre foiblesse devenoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jettées indifféremment nous servoient de lit, la vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la neige nous causoient aux yeux des douleurs incroyables, & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, & nous avions un flux d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir; quand nous en aurons scû la cause, cette connoissance ne nous auroit servi de rien; il est assez inutile de découvrir le source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes sécher les ornemens de la Chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, & le jour de Noel, je célébrai la Messe; lorsqu'elle fut finie, je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une espèce de parallèle de ce qu'avoit souffert le Sauveur du Monde, avec ce que nous souffrions; & je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur, & en les assurant que cette offrande étoit un titre pour en obtenir la fin & la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'ont sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendois, chacun reprit courage, & se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeller à lui, ou de nous tirer du danger.

Le premier Janvier une pluye considérable qui tomba tout le jour, & dont il nous fut impossible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés, & la nuit un

vent de Nord très violent nous gêla pour ainsi dire dans notre Cabane, brisa toutes les glaces de la Baye, & les emporta avec notre Chaloupe; un nommé Foucault nous apprit cette triste nouvelle par un grand cris, nous cherchâmes inutilement à découvrir l'endroit où la Chaloupe avoit été poussée, jugez de nôtre consternation; cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute espérance de la voir finir; j'en sentoís toutes les conséquences; je voïois le désespoir s'emparer de tout notre monde; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller ensuite mourir au pied d'un arbre; les autres ne vouloient plus travailler, & disoient pour justifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent éviter de mourir. Quelle situation, mon cher Frère, le cœur le plus barbare en feroit touché, je verse des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop sensible aux maux des autres

pour

pour penser que vous lisiez ma Lettre sans en être attendri.

J'eus besoin de rapeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes Camarades ; les meilleures raisons que je leur alléguois, sembloient les impatienter , & leur faire sentir d'avantage la tristesse de leur état. La douceur avec laquelle j'espérois pouvoir les détourner de leur dessein ne produisant aucun effet, je pris un ton que mon Caractère autorisoit ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris , „ que Dieu étoit sans doute „ irrité contre nous , qu'il mesuroit „ les maux qu'il nous envoïoit, aux „ crimes dont nous nous étions autre- „ fois rendus coupables ; que ces crimes étoient sans doute bien énormes, puis-que la punition en étoit des plus rigoureuses, & que le plus grand de tous étoit notre désespoir qui, s'il n'étoit bientôt suivi du repentir , deviendrait irrémissible. Que sçavez-vous, mes Frères, continuai-je, si vous ne touchéz pas à la fin de votre pénitence ? le tems

72 VOYAGE & NAUFRAGE

„ des plus grandes souffrances est ce-
 „ lui de la plus grande miséricorde :
 „ ne vous en rendez pas indignes par
 „ vos murmures ; le premier devoir
 „ du Chrétien est de se soumettre a-
 „ veuglément aux ordres de son Créa-
 „ teur ; & vous , cœurs rebelles, vous
 „ voulez lui résister , vous voulez
 „ perdre en un instant le fruit des
 „ maux que Dieu ne vous envoie que
 „ pour vous rendre dignes des biens
 „ qu’il destine à ses Enfans ; vous vou-
 „ lez devenir homicides ; & pour
 „ vous soustraire à des souffrances
 „ passagères , vous ne craignez pas de
 „ vous précipiter dans des tourmens
 „ qui n’ont de bornes que l’Eternité.
 „ Suivez donc votre criminelle réso-
 „ lution , accomplissez votre horrible
 „ dessein, j’ai fait mon devoir ; c’est à
 „ vous à penser que vous êtes perdus
 „ pour toujours. J’espère cependant,
 „ ajoutai-je , que parmi vous , il y
 „ aura du moins quelques ames assez
 „ attachées à la Loi de leur Dieu,
 „ pour avoir égard à ma remontran-
 „ ce , & qu’elles se joindront à moi
 „ pour

„ pour lui offrir leurs peines , &
 „ pour lui demander la force de les
 „ soutenir. „

Lorsque j'eus fini , je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêtèrent, & me prièrent de leur pardonner l'excès du desespoir dans lequel ils étoient tombés, ils me promirent en versant un torrent de larmes , qu'ils n'irriteroient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience , & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour se conserver une vie qu'ils reconnoissoient tenir de Dieu seul , & dont ils n'étoient pas maîtres de disposer. A l'instant chacun reprit son occupation ordinaire ; je fus dans la Forêt avec mes deux Camarades , & les autres, lorsque nous fîmes revenus, allèrent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut rassemblé je dis qu'ayant encore du vin pour deux ou trois Messes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au St. Esprit les forces & les lumières dont nous avons besoin. Le Tems s'éclaircit le cinq de Janvier ; je chois

ce jour-là pour dire la Messe ; j'avois à peine fini , que Mr. Vaillant , & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault , nous communiquèrent la résolution qu'ils avoient prise d'aller à la découverte de la Chaloupe. Je louai beaucoup leur zèle de s'exposer ainsi pour le salut de leurs Compagnons. Dans quelque situation que l'on soit on aime toujours à s'entendre louer ; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis , lorsqu'on les vit revenir avec un air de satisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre ; cette conjecture ne fut pas fautive , car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault , ils avoient apperçu au bord du Bois une petite Cabane , & deux Canots d'écorce , qu'y étant entrés , ils y avoient trouvé de la graisse de Loup-Marin , & une hache qu'ils apportoitent , & que l'impatience d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêché d'aller plus

plus loin. J'étois dans le Bois lorsqu'ils revînrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétèrent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'espérance & la joye dans mon cœur. Je saisis cette occasion pour exalter les soins de la Providence sur ceux qui s'y abandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on est près du précipice, & plus on a de reconnaissance envers son Libérateur; vous pouvez penser si la nôtre fut vive; peu de jours auparavant nous nous croions perdus sans ressource, & lorsque nous desespérions de recevoir aucun secours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous secourir lorsqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cet-

Cette découverte renouvela le courage de ceux qui l'avoient faite; ils partîrent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les premiers succès; ils comptoient retrouver notre Chaloupe, leur espoir ne fut pas trompé; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'appercûrent au Large, & en revenant ils trouvèrent & prirent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid, nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces, & celles qui l'environnoient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de la tirer à bord; cent hommes n'en feroient venus à bout que très-difficilement, encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin, il y avoit apparence que ceux auxquels appartenôient les deux Canots avoient

une

une Chaloupe, ou bien un autre Bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre Cabanne, à peine eûmes-nous fait cinquante pas que le froid saisit Maître Foucault au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter, & lorsqu'il fut dans la Cabane il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maître-Charpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se confesser, & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vings-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croions déjà voir arriver ceux de qui nous espérions notre salut ; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinoit, les desseins de sa Providence sont impénétrables, & quoique les effets nous en soient contraires, nous ne pouvons sans blasphême les accuser d'injustice ;

ce que nous appellons mal est souvent un bien selon les vuës de notre Créateur ; & soit qu'il nous récompense, ou nous punisse, soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu , mon cher Frère, j'attens de vos nouvelles ; ma Lettre est assez longue : je veux vous laisser me plaindre quelque tems ; c'est un droit que je crois [pouvoir] exiger de votre amitié.

Je suis & serai toujours

MON CHER FRÈRE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre sixième.

MON TRES CHER FRERE.

JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous sommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de penser pour moi ne me permet pas de croire que ce retard soit causé par du refroidissement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indispensables , & pour vous montrer que je
ne

ne vous fais pas un crime de votre silence, je me mets une troisième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février soutenus par l'espérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit résolu autrement; & c'est, mon cher Frère ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le seize, le Sr. de Freneuse notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Bosseman se confessa, & quitta cette vie avec une résignation admirable.

Vers le soir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature: il y avoit plusieurs jours qu'il se disposoit à paroître devant Dieu; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penser à mettre ordre à sa conscience; je l'aidai dans ce travail: il fit une confession générale, & le repentir qu'il
me

me parut avoir de ses fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître - Cannonier tomba la nuit suivante dans une foiblesse dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Bosselman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres ; j'eus soin de le disposer à faire abjuration ; il étoit Calviniste , & je vous avouë qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique : heureusement la bonté de la cause que je deffendois me tint lieu des talens nécessaires pour la deffendre ; les Prétendus-Réformés sont bien instruits, il faut en convenir ; je fus vingt-fois étonné des raisonnemens de ce Robert ; quel dommage que le fondement du Calvinisme soit appuyé sur un faux principe ! je m'explique , quel dommage que les Calvinistes ne soient pas de la Communion Romaine ! Avec quels succès ne deffendroient-ils pas la bonne Cause, puisqu'ils soutiennent si vigoureusement la mauvaise.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croiance que la nôtre.

Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration, répéta sa profession de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit souffert dans celle-ci. A mesure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane; il y avoit sans doute de l'imprudence à déposer nos Morts si près de nous, mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin: d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent l'alarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns regret-

regrettoient leurs Femmes & leur Enfants, & pleuroient sur l'état de misère dans le quel leur mort plongeroit leur Famille, les autres se plaignoient au Ciel de se voir enlever à la vie dans un age où l'on commence seulement à en jouir ; quelques-uns sensibles aux charmes de l'amitié, attachés à leur Patrie, & destinés à des établissemens également agréables & avantageux jetoient des cris qu'il étoit impossible d'entendre sans verser des larmes : chaque mot qu'ils prononcoient me perçoit le cœur ; à peine me restoit-il la force de les consoler : je joignis d'abord mes larmes aux leurs ; je ne pouvois sans injustice leur refuser cette consolation ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti ; & je n'en voiois point de plus convenable que de laisser passer les effets de leurs premières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner dans leur douleur ? C'est vouloir étouffer la Nature que de lui imposer silence dans une occasion où elle

feroit méprisable si elle étoit insensible.

Les circonstances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuses ; se voir mourir, voir mourir ses amis sans être en état de les secourir, être incertain du sort des treize personnes dont le Canot avoit été brisé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous ; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée : voilà notre état, chacun de nous étoit l'image de la mort, nous frémissions en nous regardant ; & ce qui se passoit en moi justifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur est violente, moins elle dure, & l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui suit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre, & qui est la marque d'une plus douleur

leur excessive; j'essaiai de les consoler, & voici à-peu-près ce que je leur dis:

„ Je ne puis condamner vos plain-
 „ tes, mes chers Enfans, & Dieu les
 „ écoutera sans doute favorablement:
 „ Nous avons plusieurs fois dans no-
 „ tre malheur senti des effets de ses
 „ bontés. Notre Chaloupe ouverte
 „ de tous côtés, & toutes fois soute-
 „ nuë & conservée pendant la nuit de
 „ notre Naufrage; la résolution des
 „ vingt-quatre hommes qui se sont sa-
 „ crifiés pour notre salut; & sur tout
 „ la découverte des deux Canots sau-
 „ vages, sont des événemens qui
 „ prouvent manifestement la prote-
 „ ction que Dieu nous accorde. Il ne
 „ nous distribue ses faveurs que par
 „ degrés, il veut avant d'y mettre le
 „ comble que nous nous en rendions
 „ dignes par notre résignation à souf-
 „ frir les maux qu'il lui plaira de nous
 „ envoyer. Ne désespérons pas de
 „ sa Providence, elle n'abandonne ja-
 „ mais ceux qui se soumettent entière-
 „ ment à ses volontés. Si Dieu ne nous
 „ délivre pas en un instant, c'est qu'il

86 VOYAGES & NAUFRAGE

„ juge à propos de se servir pour cet
 „ effet de moïens qui paroissent na-
 „ turels ; il a déjà commencé en con-
 „ duisant le Sieur Vaillant & Maître
 „ Foucault vers le lieu où sont les Ca-
 „ nots , soions sûr qu'il voudra bien
 „ achever cet ouvrage. Pour moi je
 „ ne doute pas qu'il ne destine ces Ca-
 „ nots à notre délivrance. Ce secours,
 „ mes chers Enfans , ne peut tarder à
 „ nous être offert , nous touchons
 „ au mois de Mars , c'est le tems au
 „ quel les Sauvages viendront pren-
 „ dre leurs Canots, le terme n'est pas
 „ long , ayons patience , & redoub-
 „ lons d'attention pour découvrir l'ar-
 „ rivée de ceux dont nous espérons
 „ du secours. Ils ont sans doute une
 „ Chaloupe ; prions Dieu qu'il les dis-
 „ pose à nous y donner place, il tient en
 „ ses mains les cœurs de tous les Hom-
 „ mes il attendrira pour nous ceux
 „ de ces Sauvages , il excitera leur
 „ compassion en notre faveur , & no-
 „ tre confiance en ses bontés joint au
 „ sacrifice que nous lui ferons de nos
 „ pei-

„ peines nous méritera ce que nous
„ lui demandons.

Alors je me jettai à genoux, & récitai quelques prières qui convenoient à notre situation , & à nos besoins ; tous le monde m'imita , & personne ne pensa plus à ses maux que pour les offrir à Dieu. Nous fûmes assez tranquilles jusqu'au cinq de Mars ; nous voyions avec joye approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher , mais Dieu vouloit eocore nous affliger , & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le six Mars jour des Cendres vers deux heures après minuit , une grosse neige poussée par un vent de Nord très violent mit le comble à notre malheur ; elle tomboit en si grande quantité, qu'elle remplit bien-tôt notre Cabane, & nous obligea de passer dans celle des Matelots où elle n'entroit pas moins que dans la notre, mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large ; notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moïen d'en faire , & pour nous échauffer

nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous ferrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mercredi vers huit heures du matin , nous y portâmes nos couvertures , & un petit jambon crû que nous mangeâmes aussitôt que nous y fûmes entrés ; nous jettâmes ensuite la neige dans un coin de la Cabane , nous étendîmes la grande couverture par terre , nous nous mîmes tous dessus , & les lambeaux des petites servirent à nous garantir de la neige , beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu , & sans boire ni manger autre chose que de la neige jusqu'au Samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim ; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Ma-

te.

telots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entièrement gelées , nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon, car le froid fut si vif le Mercredi, le Jeudy & le Vendredi, que l'homme le plus dur feroit mort infailliblement s'il étoit seulement sorti de la Cabane pendant dix minutes. Vous en jugerez par ce que je vais vous dire : le tems s'étant un peu radouci le Samedi, je me déterminai à sortir ; Leger , Basile , & Foucault voulurent me suivre , nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine , & cependant Basile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette sortie , & moururent peu de jours après.

Il ne nous fut pas possible d'aller jusqu'au Bois, la neige le rendoit inaccessible, & nous aurions risqué de nous perdre si nous avions voulu forcer cet obstacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & pensa paier de sa vie ce petit soula-

gement , car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une si cruelle altération , & dévorés par une ardeur si violente , que nous nous croïons à tout moment sur le point d'en être consumés.

Le Dimanche dix, Messieurs Fürst, Leger & moi , nous profitâmes du tems qui étoit assez beau , pour aller chercher un peu de bois ; nous étions les seuls en état de marcher , mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes , & la fatigue qu'il nous fallut essuier en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres : heureusement nous tinmes bon contre l'un & l'autre , nous apportâmes du bois , nous fîmes du feu , & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort-claire qui nous désaltéra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir , & cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant Père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Fürst, Leger , & à moi qu'il étoit

toit à propos de retourner dans notre Cabane, elle étoit plus petite & par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces & la neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigué, nous fûmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant Fils qui avoient les jambes & les mains gelées: Monsieur le Vasseur, Basile & Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se trainer sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-sept Basile perdit connoissance & mourut le dix-neuf. Fou-

Foucault qui étoit d'une constitution robuste & qui avoit de la jeunesse souffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il se donnoit pour se deffendre contre la mort nous faisoient trembler, & je n'ai guères vû de spectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions, & j'espère de la Bonté divine que mes soins n'auront pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos vivres commençoient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine; il nous restoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de lard, & le jambon qui nous restoit ne pèsait tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penser à chercher d'autres moïens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr. Fürst notre second Capitaine étoit hors d'état de sortir, chercher à Mer basse des coquillages; le tems étoit assez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin sur un Bane de sable des espèces d'Huitres dont la coquille-

quille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire provision ; mais elles nous cou-
toient bien cher, car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & presque gelés. Je ne me dissimulois pas le danger qu'il y avoit à réitérer trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentoies les conséquences, mais que faire ? il falloit vivre ou plutôt retarder de quelque jours le moment de notre mort.

Nos Malades empiroient tous les jours ; la Cangrène s'étoit mise dans leur jambes, & personne ne pouvoit les panser ; je me chargeai de ce soin ; il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette Charité qui est la baze de notre sainte Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, & quoique le tems au-
quel

quel je panfois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne rallentis les soins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma septième Lettre de quelle nature étoient leurs playes & vous jugerez si la répugnance que j'avois eüe d'abord à les panfer étoit bien fondée, ou plutôt vous verrez si elle n'étoit pas excusable à la première reflexion. Je fus bien recompensé de mes peines ; la reconnoissance de nos Malades n'est pas concevable ; „ Quoi , me disoit l'un ,
 „ vous vous exposez à la mort pour
 „ nous conserver à la vie ; laissez-nous
 „ à nos douleurs ; vos soins peuvent
 „ bien les adoucir, mais ils ne les dissiperont jamais. Retirez - vous , me
 „ disoit l'autre, & ne privez pas ceux
 „ qui ne doivent point mourir de la
 „ consolation de vous avoir avec eux ;
 „ aidez-nous seulement à nous mettre
 „ en état d'aller rendre compte à Dieu
 „ des jours qu'il nous a laissés , &
 „ fuïez ensuite l'air corrompu que
 „ l'on respire auprès de nous.

Vous

Vous jugez bien que leurs instances furent de nouveaux liens qui m'attachèrent auprès d'eux, elles augmentoient le plaisir que l'on sent à faire ce que l'on doit, & me donnoient les forces & le courage dont j'avois besoin.

Adieu, mon Frere, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; d'ailleurs je suis bien aise de recevoir de vos nouvelles avant de finir ma Relation, & d'apprendre l'effet que mes trois dernières Lettres auront produit sur votre cœur, & sur celui des Personnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je suis toujours avec la même amitié

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récollet.

De Paderborn le 28. Mars.

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre septième.

MON TRÈS CHÈR FRÈRE.

JE suis bien aise de voir que vos occupations aient été les seules causes de votre silence ; je n'en ai jamais soupçonné d'autres , & je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé. Mes trois dernières Lettres vous ont , dites-vous , autant touché que les précédentes , & ont augmenté la curiosité de ceux qui les ont vûës ; cela me flatte beaucoup , & m'engage à me dépêcher de vous envoyer le reste de
ma

ma Relation ; j'espère que vous en aurez la fin , vers le dixhuit du mois de May à moins que je ne sois obligé de faire quelque voïage auparavant ; quoiqu'il en soit , vous pouvez compter que ce sera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pouvoient éviter la mort ; ils se sentoient eux mêmes ; & quoiqu'ils y parussent disposés , je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisois soir & matin la prière auprès d'eux ; ensuite je les confirmois dans la soumission qu'ils avoient à la volonté du Ciel. „ Offrez vos souf-
 „ frances à Jesus-Christ, leur disois-
 „ je , elles vous rendront dignes de
 „ recueillir le fruit du sang qu'il a ver-
 „ sé pour le salut du Genre Humain ;
 „ cet Homme-Dieu est le parfait mo-
 „ dèle de cette patience & de cette
 „ résignation que j'admire en vous ;
 „ votre exil est sur le point de finir ,
 „ & quelles graces n'avez-vous pas à
 „ rendre au Seigneur de vous avoir
 „ fourni pour un Naufrage les plus
 „ sûrs moïens d'arriver au Port du Sa-

98 VOYAGES & NAUFRAGE

„ lut ! Vous laissez, il est vrai, des
 „ Femmes qui attendent tout de vous,
 „ mes chers Amis, vous laissez des En-
 „ fans dont l'établissement devoit être
 „ votre ouvrage, mais espérez en
 „ Dieu, c'est un bon Père, il n'ab-
 „ bandonne jamais les Siens, & soiez
 „ sûrs qu'en vous appelant à lui, il
 „ n'oubliera pas qu'il vous enleve à
 „ des Familles qui auront besoin après
 „ votre mort des soins de sa Providen-
 „ ce. Il a promis lui-même d'être le
 „ soutien de l'Orphelin & de la Veu-
 „ ve, sa parole est stable, ses promes-
 „ ses ne sont jamais sans effets, & par
 „ vos souffrances vous meritez parti-
 „ culièrement qu'il jette sur vos Fem-
 „ mes & sur vos Enfans un regard fa-
 „ vorable, & qu'il fasse pour eux
 „ beaucoup plus que vous n'auriez
 „ fait vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me ré-
 pondoient qu'en m'assurant que toute
 leur espérance étoit en Dieu, & qu'el-
 le étoit si ferme qu'ils se voioient prêts
 à quitter le monde sans penser à ceux
 qu'ils

qu'ils y laissoient que pour les recommander à sa divine protection.

Lorsque j'avois fini de leur parler des choses spirituelles, je songeois à panser leurs playes; je n'avois que de l'urine pour les nettoier; je les couvrois ensuite de quelques morceaux de linge que je faisois sécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois sûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répendoient un air infecté aux environs même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés & leurs mains étoient entièrement décharnées. J'étois obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qui en sortoit étoit si grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque instant pour n'en n'être point suffoqué. Ne croiez pas, mon cher Frère, que je vous en impose, Dieu m'est témoin que je n'ajoute rien à la vérité, & que la chose est encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expressions sont au - dessous

d'une situation pareille à celle où je me trouvois alors. Que de choses touchantes n'aurois-je pas à vous dire, si je voulois vous rapporter les discours de ces pauvres malheureux ! ja tachoïs sans cesse de les consoler par l'espérance d'une récompense éternelle, & je joignois souvent mes larmes à celles que je leur voïois répandre.

Le premier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots sauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin : Je me reposois sur un arbre que j'avois abbatu, lorsqu'il me semble entendre un coup de fusil ; comme nous avions plusieurs fois oui le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été possible de découvrir ni d'où il partoît, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers dix heures je revins à la Cabane pour prier Mr. Fûrst de venir m'aider à apporter ce que j'avois coupé de bois ; je lui contoïs en marchant ce que j'avois crû entendre, & je regardois en même tems si je ne verrois pas revenir Mr. Leger. Nous avions à peine fait

fait deux cens pas, que j'apperçus plusieurs personnes; je courrus à leur rencontre, & Mr. Fürst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos Malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un Sauvage avec une femme que Mr. Leger nous amenoit. Je parlai à cet homme, il me répondit, & me fit ensuite plusieurs questions aux quelles je satisfis comme je le devois. A la vûë de notre Cabane il parut surpris & touché de l'extrémité dans la quelle nous étions réduits; il nous promit que le lendemain il reviendrait, qu'il iroit à la chasse, & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque instant grace au Ciel du secours qu'il venoit de nous envoyer. Le jour parut, & sembloit nous apporter le soulagement qui nous avoit-été promis la veille; mais notre espérance fut trompée: la matinée se passa, & le Sauvage ne tint point sa parole. Quelques-uns se flattoient qu'il pourroit venir après

mid ; pour moi qui soupçonnois la cause de son retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller jusqu'à sa Cabane , de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il hésitoit dans sa réponse de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traversé. Nous partîmes, mais jugez de notre consternation ; à notre arrivée nous ne trouvâmes plus ni le Sauvage ni son Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne, & par conséquent la maladie : la fuite de celui-ci partoît de cette crainte excessive qui est particulière à cette Nation, l'étalage de nos morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effraïé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir
sa

sa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allassions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du secours,

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avoit pas eû un second Canot; mais il falloit prendre des mesures pour empêcher que ceux auxquels il appartenoit ne nous échappassent : Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joüé, n'avertît son Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui persuadât d'aller prendre son Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette reflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous secourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus ; pas une des deux occasions que nous avions eûes de nous sauver

ne nous auroit servi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un arbre de façon qu'il n'étoit pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à la détacher.

Quelques jours se passèrent dans l'attente du Sauvage auquel ce Canot appartenoit; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois Malades moururent.

Le sept au soir, Mr. le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voyant que le secours même du Sauvage que nous attendions leur seroit inutile, puisqu'ils étoient hors d'état de marcher, se mirent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il est possible d'imaginer; sa patience égala toujours ses douleurs: il étoit âgé de seize ans; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit son Père; sa jeunesse
ne

ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le Sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt ils se servirent de modèles l'un à l'autre; mêmes douleurs, même patience, même résignation; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort? ils me faisoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler, qu'ils en avoient à souffrir. Avec quel respect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion, & de la miséricorde du Seigneur? dans quels termes ne m'exprimoient-ils pas leur reconnoissance? c'étoit bien les deux plus belles ames, & les deux meilleurs cœurs que j'aie connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la Cangréne ne gagnât plus haut; vous jugez bien que ses

prières furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitoit, & je lui représentai que je n'avois point d'instrument propre à cette opération, & que quand même je voudrois la risquer, loin de le soulager, elle ne feroit qu'augmenter ses douleurs, sans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ses affaires, il écrivit à ses Parens de la manière du monde la plus touchante, & rendit son esprit à Dieu le treize vers le soir, âgé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, ensuite Mousquetaire, & aujourd'hui Lieutenant du Roi à *Montréal* où il jouit d'un bien considérable.

La mort de ces trois victimes de la faim & du froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainsi dire, à charge; j'avois pour eux une tendresse de père, & j'étois païé d'un parfait retour; cependant en réfléchissant que si le Sauvage étoit arrivé lorsqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laisser dans la Cabane seuls
&

& sans secours , ou perdre l'occasion de partir , je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir épargné en appelant à lui tous nos malades une si cruelle alternative. D'ailleurs nous n'avions plus de vivres , il ne nous restoit que le petit jambon dont je vous ai parlé, nous craignions d'y toucher , & nous nous contentions de quelques coquillages que Léger & moi allions ramasser de tems en tems sur les bords de la Mer. Notre foiblesse augmentoit de jour en jour & nous avions peine à nous soutenir lorsque je pris la résolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, & de nous servir pour cet effet de leur Canot : nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres , & fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut possible : je sçavois parfaitement canoter , c'étoit un grand avantage pour exécuter notre dessein , & même, pour nous exposer, en cas que nous ne pussions trouver les Sauvages , à courir le risque de traverser avec le Canot ; c'étoit notre dernière res-

ressource : quand il s'agit de conserver sa vie on s'expose volontiers à tout. Il étoit sûr que dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en passant la mer nous ne risquions pas d'avantage , & nous pouvions espérer que cette tentative nous réussiroit.

Tout fut prêt le vingt-fix Avril ; nous fîmes cuire la moitié du jambon ; nous en prîmes d'abord le bouillon , & comptons réserver la viande pour notre route , mais sur le soir la faim nous pressa si fort , que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain , nous n'eûmes pas plus de force que la veille , & le vingt-huit nous nous vîmes sans ressource , & sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints , ensuite nous nous jettâmes à genoux , & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette prière.

„ Grand Dieu , si c'est votre vo-
 „ lonté que nous aïons le même sort
 „ que les quatorze personnes qui ont
 „ péri

„ péri sous nos yeux, ne tardez point
 „ à l'accomplir ; ne permettez pas que
 „ le desespoir nous surmonte, appelez
 „ nous à vous tandis que nous sommes
 „ résignés à sortir de ce monde sans re-
 „ gret : Mais, Seigneur, si vous n'avez
 „ pas encore résolu notre mort , en-
 „ voiez nous du secours , & donnez-
 „ nous la force de supporter sans mur-
 „ mure les afflictions que votre justice
 „ nous prépare encore, afin que nous
 „ ne perdions pas en un instant le fruit
 „ de la soumission que nous avons eue
 „ jusqu'à présent pour les décrets de
 „ votre Providence.

Je finissois ma prière lorsque nous entendîmes un coup de fusil au quel nous répondîmes bien vite ; nous jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage auquel appartenoit le Canot que nous avions ; il vouloit voir si quelqu'un de nous étoit encore en vie , & s'en étant apperçu par notre coup de fusil, il alluma du feu pour passer la nuit ; il ne nous croïoit pas en état d'aller le joindre, & n'avoit assurément pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit,
 il

il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué , & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avoit fallu traverser une Rivière assez grosse & déglacée depuis quelques jours ; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroïable, & qui auroit été inutile si ce Sauvage n'avoit été contraint de ralentir sa marche pour que son fils âgé d'environ sept ans pût le suivre. Cette circonstance fit notre salut ; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos Malades étoient morts ; cette question qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécuissent encore , ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation , & du risque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à sa demande, & sans autre compliment je le pressai de nous donner des vivres & pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister ; nous étions deux contre un, bien armés, & encore plus réso-

réfolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoïa qu'il avoit un Ours prefqu'entier, & qu'il ne refufoit pas de le partager avec nous. Lorsque nous fûmes à l'endroit où il avoit caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, enfuite nous fîmes prendre le refte au Sauvage & à fa femme & les conduifîmes à l'endroit où nous avions laiffé Mr. Fürft. Ce pauvre homme nous attendoit avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il étoit prêt d'expirer ; vous pouvez imaginer quelle fut fa joyë lorsque nous lui dîmes que nous avions de vivres & du fecours ; il mangea d'abord un morceau de l'Ours, nous mîmes le pot au feu & prîmes du boüillon pendant toute la nuit que nous paflâmes fans dormir de peur que le Sauvage qui n'avoit pas voulu coucher dans la Cabane ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cet homme qu'il falloit abfolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la Chaloupe fur laquelle il avoit traversé ; & pour l'engager à ne pas nous refufer ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il

s'il tarδοit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vîte travailler à construire un traineau sur lequel il mit son Canot ; il nous fit signe à Leger & à moi de le traîner, il vouloit sans doute nous fatiguer & nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous venoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes ; je vous dirai dans ma huitième Lettre qu'elles fûrent ces précautions , & je crois qu'elle suffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, & mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

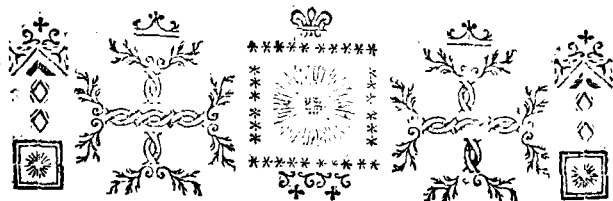
MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 24. Avril

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre huitième.

MON TRES CHER FRÈRE.

JE vous aurois envoié le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'a-
vois été obligé d'aller passer quel-
ques semaines à la Campagne; je n'ai
pû pendant toute cette absence trou-
ver un seul quart d'heure que je fusse
le maître d'emploier à achever de con-
tenter votre curiosité; je revins seu-
lement hier à Paderborn, j'ai fait ce
matin quelques visites; vous sçavez
H qu'il

qu'il y en a d'indispensables , & je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de sa Femme qu'ils marchassent devant nous , sous prétexte de nous frayer le chemin , mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux , je leur dis que l'enfant qu'ils avoient seroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le Canot , & que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses enfans , & qui ne l'accepte avec plaisir. Le fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ses Parens ; nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige , dans l'eau , ou dans les glaces , notre fatigue étoit extrême , mais l'espérance du fruit qui devoit nous en revenir nous soutenoit , & nous donnoit du courage : il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau , nous succombâmes , & le Sauvage touché de notre épuise-

sement, prit le Canot sur ses épaules, le porta jusqu'à la Mer, & y fit d'abord entrer sa femme & son fils : il fut alors question de sçavoir qui de nous embarqueroit ; le Canot ne pouvoit contenir que quatre personnes, & par conséquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à rester, & je dis à Messieurs Fürst & Leger de convenir ensemble lequel des deux partiroit ; chacun vouloit avoir la préférence sur l'autre, & craignoit d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse ; Pendant qu'ils disputoient, le Sauvage me fit signe d'avancer, & après m'avoir dit qu'il imaginoit bien la cause de l'espèce de dispute qui s'étoit levée entre mes deux Camarades, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans son Canot, & sans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui, & gagna le Large.

Mrs. Fürst & Leger se crurent alors perdus ; leurs cris exprimoient leur desespoir : je n'y pus résister, & je priai le Sauvage de rapprocher terre,

afin que je pûsse dire un mot de consolation à mes Camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'aussitôt que je serois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoissoient incapable de me rendre parjure, le'assurances que je leur donnai les consolèrent, & ils nous vîrent reprendre le Large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre; le Sauvage prit son Canot sur ses épaules, le porta près du Bois & le mit sur la neige: comme j'étois fatigué d'avoir été si long-tems à genoux dans le Canot, je me reposai sur une pierre au bord de la Mer, ensuite croiant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fusil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs. Fürst & Léger la peine de les porter, & je montai sur des
bor-

bordages de glaces qui avoient pour le moins six pieds de hauteur; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage & sa femme avoient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les Habitans du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige; le Mari tenoit son fils sur ses épaules, & tous les deux courroient de toute leur force; les cris que je pouffai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les bordages, & avec ma viande & mon fusil je suivis leur piste assez de tems.

En montant sur les glaces je m'étois fait à la jambe droite une playe très considérable qui se renouvelloit dans ma course toutes les fois que j'enfonçois dans la neige, c'est à dire à chaque instant; je ne pouvois plus respirer, & je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine & de me reposer sur le bout de mon fusil; j'étois dans cet postûre lorsque j'entendis la voix de Mr. Leger; cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême; je lui dis ce qui s'étoit passé,

& lui de son côté m'apprit que Mr. Fürst accablé de fatigue n'avoit pû le suivre, & qu'il étoit resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occasion j'aurois volé à son secours, mais il étoit de la dernière importance de joindre notre fuyard; Mr. Léger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus long-tems - de marcher sur ses traces.

Dans l'instant nous courrûmes vers l'endroit où je sçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit basse & bordée de sable, nous fûmes arrêtés quelque tems; nous ne laissâmes pourtant pas de continuer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piste du Sauvage qui avoit quitté ses raquettes, ne croiant pas sans doute que j'eusse pû le suivre jusques-là. Cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin jusqu'à sa Cabane; nous redoublâmes de vitesse, & lorsque nous fûmes auprès du Bois nous entendîmes

mes un coup de fusil ; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre , de peur que si celui qui l'avoit tiré étoit le Sauvage que nous poursuivions , il ne remît ses raquettes pour fuir avec une nouvelles vîtesse dès qu'il nous sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher & peu de tems après le premier coup de fusil, nous en entendîmes un second ; celui-ci nous fit soupçonner que le Sauvage avoit envie d'allumer du feu dans cet endroit , & de s'y reposer avec sa femme & son fils , mais qu'il vouloit auparavant s'assurer que personne n'étoit à sa suite. Cette conjecture étoit fausse comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisième dont nous vîmes l'amorce ; point de réponse de notre part : nous avançâmes en silence. Sur notre chemin nous trouvâmes une Chaloupe à la quelle on avoit travaillé la veille , & vingt pas plus loin nous vîmes une grande Cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenoit à notre situation ; le ton de

suppliant étoit le seul qui nous allât , nous le primes d'abord , mais l'Ancien qui parloit françois ne voulut jamais permettre que nous le continuassions ;
 „ Tous les hommes ne sont-ils pas
 „ égaux , nous dit-il , du moins ne
 „ doivent-ils pas l'être ? Votre mal-
 „ heur est un titre qui vous rend re-
 „ spectables , & je regarde comme une
 „ faveur du Ciel de m'avoir fourni ,
 „ en vous conduisant ici une occasion
 „ de faire du bien à des gens que l'in-
 „ fortune persécute encore . J'exige
 „ seulement de vous , que vous m'ap-
 „ preniez ce qui vous est arrivé de-
 „ puis que vous avez été jettés sur cet-
 „ te Isle ; je serai bien aisé de m'atten-
 „ drir avec vous sur vous peines pas-
 „ sées : ma sensibilité fera pour vous
 „ une consolation de plus . „

En même tems il ordonna que l'on fit cuire notre viande avec des poix & qu'on n'épargnât rien pour nous prouver que l'humanité est aussi bien une vertu des Sauvages Américains que des Peuples les plus civilisés . Lorsque cet Ancien eût donné ses ordres ,
 il

il nous pria de satisfaire sa curiosité ; je tachai de n'oublier aucune des circonstances que vous sçavez avoir accompagné notre malheur , & après avoir fini mon récit , je priai ce Vieillard de de me dire pourquoi , les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune , avoient refusé de nous secourir.

„ Les Sauvages , me dit-il , trem-
 „ blent au seul nom de maladie ; & tous
 „ mes raisonnemens n'ont encore pû
 „ dissiper cette terreur dont ceux que
 „ vous voïez dans cette Cabane sont
 „ remplis. Ce n'est pas qu'ils soient
 „ insensibles aux maux de leurs Frè-
 „ res ; ils voudroient pouvoir les sou-
 „ lager , mais la crainte de respirer un
 „ air corrompu s'oppose aux mouve-
 „ mens de leur cœur naturellement
 „ porté à la compassion. Ils craignent
 „ la mort , non pas comme le commun
 „ des hommes , mais à un tel point
 „ que pour l'éviter , je ne sçai s'ils ne
 „ se rendroient pas coupables des plus
 „ grands crimes. Voilà , dit-il en me
 „ montrant un Sauvage qui étoit der-

„ rière les autres , celui qui vous a
 „ manqué de parole , il vint ici vers le
 „ commencement du mois , & nous
 „ conta la triste situation où il avoit
 „ vû des François qu'il croïoit morts
 „ alors , & auxquels il auroit volon-
 „ tiers donné du secours si la corrup-
 „ tion n'avoit pas été parmi eux. Voi-
 „ là l'autre , continua l'Ancien en me
 „ montrant celui après lequel j'avois
 „ courru ; il en est arrivé ici une heu-
 „ re avant vous , pour nous avertir
 „ qu'il y avoit encore trois François
 „ vivans , qu'ils n'étoient plus dans le
 „ voisinage de leurs Morts , qu'ils se
 „ portoient bien , & qu'il croïoit
 „ qu'on pouvoit les secourir sans
 „ craindre qu'ils apportassent avec
 „ eux le mauvais air ; nous avons de-
 „ libéré un instant ; ensuite nous avons
 „ envoié un Sauvage vers l'endroit où
 „ vous étiez pour vous indiquer par
 „ trois coups de fusil le lieu de notre
 „ demeure. Au reste vos Malades
 „ nous ont seuls empêchés de vous
 „ aller secourir , & peut-être y se-
 „ rions-nous allés , si l'on ne nous avoit
 „ assu-

„ assuré que le secours que nous pour-
 „ rions vous envoyer ne vous servi-
 „ roit de rien , & pourroit nous ap-
 „ porter un grand dommage , puis-
 „ que votre Cabane étoit environnée
 „ & remplie d'un air infecté qu'il se-
 „ roit très dangereux de respirer.

Un pareil discours dans la bouche d'un homme qui faisoit partie d'une Nation qu'un faux préjugé nous fait croire incapable de penser & de raisonner , & à la quelle nous ôtons injustement le sentiment & l'expression , me surprit beaucoup. Je vous avoué même que pour avoir des Sauvages l'idée que je vous en donne , il ne m'a pas fallu moins que les entendre.

Lorsque ce Vieillard eut fini , je tâchai de lui exprimer toute la reconnaissance dont nous étions pénétrés ; je le priai d'accepter mon fusil que sa bonté & les ornemens dont il étoit couvert rendoit préférable à tous ceux qui étoient dans la Cabane : je lui dis ensuite que la fatigue avoit empêché un de nos Camarades de nous suivre , & que ce seroit mettre la comble à ses bien-

bienfaits s'il vouloit envoyer au devant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles ; les Sauvages craignent de sortir la nuit , & personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Monsieur Fürst. On me promit pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine ; l'Anciens'en apperçut , & me dit pour me consoler , qu'il seroit assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité ; qu'il n'avoit point de fusil pour faire entendre où il étoit , & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monsieur Fürst passa dont la nuit sur la neige où Dieu seul put le garantir de la mort , car dans la Cabane même nous endurâmes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils se couchent ; ils n'ont pas même de couvertures , & par conséquent nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le lendemain , comme nous nous disposions à aller au devant de Monsieur Fürst , nous levâmes arriver ; nos tra-
ces

ces l'avoient guidé , & pour nous joindre il avoit profité du tems auquel la neige durcie par le froid de la nuit , ne cède pas au poids de ceux qui marchent dessus ; notre premier soint fut de le réchauffer , nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture , & nous nous témoignâmes réciproquement le plaisir que nous avions de nous voir réunis.

Nous passâmes avec les Sauvages le vingt-neuf & le trente Avril ; ils sembloient etre jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention , & ils tâchoient de se surpasser les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours & de Caribouc ne nous manqua point pendant ces deux jours , & l'on avoit soin de nous donner les endroits les plus délicats ; je ne sçai si les devoirs de l'hospitalité sont mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages , du moins suis-je tenté de croire que ceux-ci les remplissent de beaucoup meilleure grace.

Le premier de May , ils mîrent la Chaloupe à l'eau , nous embarquâmes
tous ,

tous, & mêmes à là voile. Le vent nous manqua vers midi, environ à fix lieuës de la grande terre : ce contre-tems m'affligeoit ; je craignois de ne pouvoir secourir affez tôt ceux de nos Camerades qui étoient restés dans le lieu de notre naufrage ; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'essaiai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoier du tabac & de l'eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe aussitôt que je serois arrivé chez les François ; quelqu'envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de me rien promettre ; & ce ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignoit qu'un trajet de fix lieuës ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du soir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des François ; le premier que j'y apparçus fut Monsieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye*,
mon

mon Ami, & Maître de ce Poste; je ne pouvois tomber en de meilleures mains: je trouvois dans un seul homme le desir sincère & le pouvoir réel de me rendre service. Il me ne reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dit d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos libérateurs eut de l'eau-de-vie & du tabac. Ils n'arrivèrent la que sur les dix heures du matin; jusqu'à ce tems je fis à Monsieur Volant le récit de tout ce qui m'étoient arrivé, & j'insistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui étoient au naufrage: mon Ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans la peine. Aussitôt il arma une Chaloupe pour aller les secourir, & pour tacher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux envi-
rons

rons du lieu de notre Naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés ; en même tems il vit quatre hommes qui se jettèrent à genoux, & qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient sur le bord du tombeau, & leurs plaintes percèrent le cœur de Monsieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie

Mon Ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison : il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé ; l'un d'eux nommé Tourillet con-

tré.

tre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de l'*Isle de Rhé* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les soins qu'on prit d'eux les rétablirent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apperçut vers la côte deux hommes qui paroïssent avoir été noïés, & quelques débris d'un Canot: il avança pour s'assurer de ce qu'il appercevoit; & par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit; personne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du Canot sont morts de faim & de froid, puisque mon Ami vit à quelque distance de la Mer une espèce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient descendus à terre, & que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étoient morts misérablement.

Je crois qu'il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorsque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage ; vous devez bien penser que cette entrevue fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embrassés, je leur demandai comment ils avoient pû vivre jusqu'à lors, & de quelle façon les autres étoient morts ; ils me dirent , que le froid & la faim avoient fait périr une partie de leurs camarades , & que l'autre avoit été peu à peu emportée par les ulcères, dont le seul spectacle de n'avoir aucun vivres, les avoit tellement effrayé, qu'ils avoient mangé les fouliers des morts, après les avoir fait boullir dans de la neige fondue , & ensuite fait griller sur la braise, & que lors que cette ressource leur eut manquée , ils eurent recours aux culotes de peau des morts , & qu'ils n'en avoient plus qu'une, ou deux paires de reste, lorsque Monsieur Volant les vint secourir.

Vous

Vous voyez que la situation de ces pauvres gens , n'étoit pas moins déplorable que la nôtre , & qu'ils ont peut être plus souffert que nous ; principalement , lorsqu'ils se virent réduit à la nécessité de manger les habits des camarades qu'ils avoient perdus.

Nous demeurâmes près de 6. semaines à Mingan , que nous n'employâmes qu'à rendre grace à Dieu , de nous avoir conservé au milieu d'un si grand danger , nous ne passâmes pas un jour sans implorer sa miséricorde , pour les âmes des 48. hommes , qui avoient péri depuis notre Naufrage.

Monsieur Leger nous quitta , & alla à Laborador à dessein de monter un vaisseau de St. Malo , pour passer en France ; mais nous profitâmes le 8. Juin d'un petit vaisseau pour retourner à *Québec*.

Le vent nous fut si favorable , que nous débarquâmes le 13. au soir. Tous ceux qui nous virent , s'étonnoient de nous revoir , par ce qu'on nous croyoit en France ; chacun voulut savoir

la cause de nôtre retour , & ce qu'il nous étoit arrivé depuis nôtre départ.

Nous satisfîmes là dessus tous ceux, que nous savions être obligés de prendre part à ce qui nous regardoit.

Le lendemain , on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monsieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage ; Monsieur Fûrst & moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux on me donna la petite Cure de *Soulange* que je desservis pendant un an ; alors je reçus une seconde Obédience pour repasser en France ; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier sur le Vaisseau de Roi le *Rubis* commandé par Monsieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre , nous entrâmes au *Port Louis* en Bretagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer ; nous y restâmes environ vingt jours , & nous en sortîmes le vingt deux du mois
avec

avec le Vaisseau le *Jason* commandé par Monsieur le Marquis de Chavagnac qui venoit de l'*Isle Royale*.

Vers minuit, nous mouillâmes pendant près de deux heures sous *Belle-Isle* pour attendre le vent, nous fîmes ensuite voile pour *Rochefort*, & nous arrivâmes le lendemain dans cette ville où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour *Paris*, d'où l'on m'envoia à *Doiiay* en Flandres; j'y demeurai jusqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Avesnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit seize ans; mes Supérieurs en m'envoiant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon Pays natal, achèveroit de me rétablir des fatigues que j'avois essuïées dans mes Voïages; j'avois conçu la même espérance, mais il en arriva tout autrement; mon estomac ne pouvoit

plus supporter la nourriture de ce Pays, j'avois pour-ainfi-dire contracté un nouveau tempérament, le repos m'étoit nuisible, & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une Obédience pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorsque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois.

Voilà, mon cher Frère, la Relation de mes Voïages, & de mon Naufrage; j'espère que vous en ferez plus content que de celle que je vous avois envoyée d'abord. Au reste vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir eussent quelque fondement; j'aurois dans peu le
le

DUP CRESPEL, LETT. VIII. 135

le plaisir de vous embrasser à Franc-
fort , & de vous prouver que je suis
& serai toute ma vie avec l'amitié la
plus sincère.

MON TRES CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récoler.

De Paderborn le 18. Juin
1742.



49. CRESPEL, EMANUEL. Voyages dans le Canada Small 8vo.,
contemporary decorated boards. Very fine.
Frankfurt, Broenner, 1752

First-hand narrative of travels in Wisconsin and the Great Lakes region, 1724-42, by a Recollect missionary-explorer. Forms an important sequel to the journals of Sagard and Le Clercq. Crespel visited Detroit, Mackinac, and Chicago en route. This second edition is apparently not recorded in the standard Canadian bibliographies.

DCB, p. 162. Howes C880. Sabin 17476.



